



Tous à L'atelier !

À l'école, au collège, les habitudes d'enseignement ont changé.
Beaucoup d'élèves travaillent aujourd'hui en ateliers, en mode projet... **P. 6 à 9**

20/20 en vacances

Même en mode cool, on apprend... **p. 4**



Où sont Les oiseaux ?

Les oiseaux disparaissent
de nos campagnes.
Il faut agir. **p. 5**

Mon quartier, je le kiffe !

La beauté se cache aussi
dans les choses banales. **p. 10**



DES TRUCS À PICORER !

CONCOURS DE CHANTS

Babel chante

Les quatre collèges stéphanois (Louise-Michel, Maximilien-Robespierre, Pablo-Picasso et Paul-Éluard) ont participé à Babel Chante, le concours de chants en langues étrangères, mercredi 11 avril, au théâtre Charles-Dullin au Grand-Quevilly. Cette édition, qui regroupait une trentaine de classes issues de plusieurs collèges de l'agglomération rouennaise, était organisée et coordonnée cette année par Rachel Bisson-Fardet, professeure d'espagnol au collège Louise-Michel. Les 4^e du collège Robespierre (1) ont remporté le deuxième prix grâce à leur interprétation de « Revol-

ting Children », chanson tirée de la comédie musicale *Matilda*, de Dennis Kelly et Tim Minchin (2010). Le 1^{er} prix, et coup de cœur des élèves, a été décerné à une classe de 3^e du collège Georges-Braque (Rouen). Le 3^e prix a quant à lui été attribué aux 3^e du collège Jacques-Brel (Cléon). Le collège Paul-Éluard a interprété « El Emigrante » de Celtas Cortos. Les 5^e du collège Pablo-Picasso (2) ont chanté « Something Just Like This » de The Chainsmokers and Col play, ainsi que « Madre Tierra (Oye) » de Chayanne. Le collège Louise-Michel (3) a repris pour sa part « Solo Si Es Contigo » de Bombai Feat Bebe.

1



2



3



CHAD

La vie en dansant

Le dispositif des classes à horaires aménagés danse (Chad) se poursuit en 2018-2019 à destination des enfants à partir du CE2 jusqu'à la 3^e. Une école qui apprend à vivre ensemble et qui permet de s'ouvrir à de nombreuses pratiques culturelles. Les élèves de la Chad abordent toutes les formes de danse et de musique et partagent une même passion pour la scène et le spectacle vivant. « *En contemporain, on se lâche et on se laisse porter par le rythme. Avec le classique, on ressent plus les émotions* », explique Lylou, 12 ans, en 5^e au collège Louise-Michel. Garçons et filles, fan de hip-hop ou d'entrechats, tous les jeunes Stéphanois-e-s sont les bienvenu-e-s à la Chad pourvu qu'ils aient des fourmis dans les jambes. Plus d'infos : Conservatoire de musique et de danse – 02 35 02 76 89.





SOMMAIRE

EN DIRECT DU COLLÈGE

Les sujets et les angles des articles de ce neuvième numéro du *Stéphanois junior* ont été débattus lors d'un comité de rédaction organisé au collège Maximilien-Robespierre, avec la classe de 4^e1, mercredi 21 mars. Le comité était animé par les journalistes, en présence de Joachim Moyse, maire de Saint-Étienne-du-Rouvray.

**VACANCES : MODE RELAX OU MODE EXPLORATEUR ? P. 4 RECTO**

« Les vacances, c'est un moment où on apprend des choses différemment. »

**PÉDAGOGIE : APPRENDRE EN ATELIERS, C'EST COOL ! P. 6 À 9 RECTO**

« Par exemple, nous, en histoire, on travaille beaucoup en groupes, on s'entraide. »

**MUSIQUE : LE RAP, C'EST UNE LONGUE HISTOIRE P. 2 À 7 VERSO**

« Le rap, c'est pour faire passer un message »

**ÉTHIQUE : NOS VÊTEMENTS NE SONT PAS SI PROPRES... P. 8-9 VERSO**

« On est allés visiter la corderie Vallois voir comment travaillaient les ouvriers à l'époque. C'était des conditions difficiles. Et ça existe encore aujourd'hui, dans d'autres pays. »

Notre ville est belle !

« Être fier de son quartier, l'aimer, c'est savoir en partager la beauté avec les autres, comme nous le montrent Élan, Mohamed, Sami et Myriam dans ces pages. La beauté du Château blanc qu'ils nous donnent à voir en quelques photographies bien senties n'est pas celle que l'on voit sur les cartes postales, c'est certain. Ce n'est pas une beauté qui prétend rivaliser avec Paris ou Venise, loin de là. Cette beauté que nous font découvrir ces jeunes Stéphanois est celle des histoires de vie, des rencontres, des gestes du quotidien qui, sans bruit, nous construisent au jour le jour et font de Saint-Étienne-du-Rouvray une ville où les gens continuent de vouloir bien vivre ensemble. Une ville qui, malgré les souffrances et les difficultés vécues, continue de se préoccuper du sort des autres et de la nature, comme le montrent encore ces sujets sur les travailleurs de l'industrie textile et sur la disparition des oiseaux dans nos campagnes. Prenons conscience de la beauté qui nous entoure, et, ensemble, nous pourrions changer le monde. »

Joachim Moyse

Maire, conseiller régional

Jérôme Gosselin

Adjoint à la jeunesse



Directeur de la publication : Jérôme Gosselin
Directrice de l'information et de la communication : Sandrine Gossent
Réalisation et impression : service municipal

d'information et de communication. Tél. : 02 32 95 83 83
| serviceinformation@ser76.com CS 80458 | 76 806

Saint-Étienne-du-Rouvray Cedex **Conception graphique :** L'ATELIER de communication **Mise en page et infographie** (p.8 et 9) : Aurélie Mailly **Rédaction :** Fabrice Chillet, Stéphane Nappez, Laurent Derouet, Ariane Duclert

Secrétariat de rédaction : Céline Lapert **Photographes :** Jean-Pierre Sageot, Éric Bénard, Jérôme Lallier, Loïc Seron, **Illustrateur :** Paatrice Marchand (BD) **Distribution :** Benjamin Dutheil. **Tirage :** 3 500 exemplaires.

DÉCOUVERTES

À QUOI SERVENT LES VACANCES ?

À se reposer bien sûr ! Mais pas seulement. Cette parenthèse est aussi l'occasion de changer de rythme et de se rendre disponible à de multiples découvertes...



Chaque année, la Ville édite son guide vacances pour les enfants et les ados : mer, montagne, pays étrangers sont au programme d'été... à des tarifs solidaires !

Pendant les vacances, Mohamed, élève de 4^e, part en général au Maroc.

Il n'y fait rien de spécial, passe juste des moments de détente en famille. Il se rend au marché : là-bas, il y a de l'air et de la lumière... Saïda, elle, également en 4^e, reste ici et occupe ses journées comme elle peut. Parfois son grand frère ou sa grande sœur lui font la surprise de l'emmener sur la côte normande. Un moment de partage privilégié, car le reste de l'année, ils sont rarement disponibles. Baran, lui, en 5^e, joue aux jeux vidéo. Mais arrive un moment où les jeux vidéo, on s'en lasse... alors on sort jouer au foot avec les copains, ou on va à la piscine. Les vacances, le plus souvent, ce n'est rien de très extraordinaire,

juste une période un peu particulière avec du temps devant soi et moins de contraintes. Un temps où l'on peut s'ennuyer même et, à force de s'ennuyer, trouver de nouvelles idées pour jouer et partager.

UNE RUPTURE NÉCESSAIRE

C'est une rupture nécessaire : le rythme change et laisse plus de place aux émotions, à l'imagination, aux découvertes qui nous construisent. Mody, en 6^e, rêvait lui de voir Big Ben et, quand il s'est retrouvé au pied de la tour horloge, il a été surpris de la voir aussi grande ! Les découvertes peuvent passer par le voyage bien sûr mais pas seulement. Pas besoin d'aller très loin pour

faire l'expérience de la nouveauté : en testant une nouvelle activité sportive ou culturelle au centre de loisirs, en allant au théâtre comme Maram, une élève de 3^e qui profite de ses vacances pour fréquenter Le Rive Gauche ou encore dans le cadre d'un séjour collectif, très formateur pour les plus jeunes. Président de la Jeunesse au plein air (JPA), Albert Lannes se bat depuis près de vingt ans pour que, chaque année, quelque 150 enfants connaissent ainsi leur première colonie de vacances. « Les vacances aident aussi à la socialisation : on quitte sa famille, son quartier, on fait des rencontres, on accepte d'aller vers l'inconnu ; et sans qu'on soit dans une démarche de recherche de résultat ! »

BIODIVERSITÉ

Les oiseaux meurent en silence

Des scientifiques ont lancé une alerte en mars dernier : un oiseau sur trois vivant à la campagne a disparu. En Normandie, ce sont même des espèces entières qui ne chanteront plus !

Que sont devenus le grimpereau des bois, le râle des genêts et le moineau friquet ? Disparus. Ces petits oiseaux ont définitivement déserté les campagnes normandes !

« *C'est dramatique, c'est un effondrement de la biodiversité* », s'alarme Richard Grège, ornithologue bénévole et coordonnateur régional du suivi temporel des oiseaux communs (Stoc). C'est d'ailleurs sur la base de ce même Stoc que les savants du Museum national d'histoire naturelle et du CNRS ont tiré la sonnette d'alarme : « *Les populations d'oiseaux vivant en milieu agricole ont perdu un tiers de leurs effectifs en dix-sept ans.* » « *Ce sont les pratiques agricoles, la mauvaise gestion des forêts, la chasse aux prétendues "mauvaises herbes" qui sont responsables de ces disparitions massives* », s'indigne Richard Grège. Les pesticides mais aussi l'habitude de vouloir « nettoyer » les forêts de leurs arbres morts et les champs de

leurs herbes hautes auraient ainsi signé l'arrêt de mort de 80 % des populations d'insectes, pourtant indispensables à la survie des petits oiseaux.

INSECTES SUR PARE-BRISE

« *Il y a trente ans, les pare-brise des voitures étaient constellés d'insectes quand on partait en vacances. Aujourd'hui, nos pare-brise sont propres* », pointe l'ornithologue. La disparition du moineau friquet en est la plus tragique des conséquences. Et l'hirondelle pourrait en être la prochaine victime... à moins qu'elle ne trouve refuge en ville. « *Les villes sont en effet devenues des réservoirs de biodiversité* », acquiesce Richard Grège. Il y a désormais plus d'insectes sur un balcon fleuri et dans nos jardins que dans un champ cultivé. Mais si nous ne réagissons pas, nous allons disparaître nous aussi. Et plus rapidement qu'il n'en aura fallu aux dinosaures ! »

QUOI DE NEUF DOC ?

À pleines dents

Docteur M. Bestaux, Conseil régional de l'ordre des chirurgiens-dentistes

Le dentiste fait-il toujours peur aux ados ?

L'adolescence est une période où de nombreux jeunes sont amenés à faire un détour plus ou moins long par la case orthodontiste avec des rendez-vous répétés. Résultat, certains n'ont plus envie d'aller voir un dentiste après. Je reconnais que cela peut-être contraignant. Ce qui se passe dans la bouche est du domaine de l'intime. Mais le premier conseil à suivre c'est d'y aller quand tout va bien, idéalement deux fois par an pour une radio, une petite inspection voire un détartrage si besoin. De sorte que la visite chez le dentiste devienne presque un plaisir. Je rappelle aussi qu'il existe des examens bucco-dentaires pris en charge par la CPAM à 6, 9, 12, 15 et 18 ans. C'est totalement gratuit.

Quels sont vos conseils pour une bonne hygiène bucco-dentaire ?

Les ados ont tendance à vouloir des dents blanches comme les stars de cinéma. Mais je rappelle que les seules dents vraiment blanches sont les dents de lait. À partir de 12-13 ans, les dents immaculées, ça n'existe pas. Le plus important c'est d'en prendre soin chaque jour, en n'oubliant pas de brosser les gencives et les plus petits recoins, après chaque repas. On peut choisir la brosse à dents qui nous plaît, électrique ou pas. Dans tous les cas, il faut brosser de la gencive vers la dent, du rouge vers le blanc. Je conseille une brosse à dents souple pour ne pas agresser la gencive. Et ne pas oublier de la changer tous les deux à trois mois maximum. Enfin, je rappelle que la fumée de cigarette augmente de 4 à 5 fois le risque d'avoir des problèmes de gencive. Une gencive qui saigne quand on la brosse, ce n'est pas normal.



Le moineau friquet est l'une des espèces d'oiseaux qui a disparu des campagnes normandes.



Manuel Laurent, un intervenant extérieur, apprend aux élèves du collège Robespierre à filmer. Les projets permettent aux jeunes de s'impliquer davantage.

Mon projet au collège

Théâtre, musique, vidéo... les projets se multiplient au collège et invitent les élèves à mobiliser leurs connaissances et compétences.

Au collège Maximilien-Robespierre, la semaine se termine à 15 h 30 le vendredi après-midi mais une soixantaine d'élèves restent encore dans les murs pour suivre les ateliers jusqu'à 17 h 30. Certains reviennent même voir leurs anciens professeurs « juste pour le plaisir ». C'est le cas d'Hafssa, aujourd'hui en seconde au lycée Marcel-Sembat. Elle glisse un œil curieux par la porte de la salle polyvalente où Gérard Spitz, professeur d'anglais et animateur du projet « comédie musicale » assis au milieu de ses élèves, planche sur son nouveau spectacle *Oliver Twist*. En quelques années, ce dernier a réussi à fédérer élèves et enseignants et

tous travaillent d'arrache-pied pour la représentation du mois de juin. Pas question de note ici, ni de devoirs et pourtant chacun progresse à son rythme. « *Avec les chants en anglais, j'ai beaucoup amélioré ma prononciation* », reconnaît Fatimata, une élève de 4^e qui tient le rôle de Fagin. Adil, alias Oliver, élève de 5^e, avait quant à lui des difficultés à s'exprimer.

PARTICIPATION ACTIVE

En jouant son personnage, il a appris à bien articuler. Ateliers vidéo, théâtre, musique ou projets pédagogiques menés en classe : les collégiens sont invités à participer désormais

activement à l'acquisition de leurs savoirs. Pour Mimount Aissati, maman de Redwane, élève de 3^e, c'est une bonne chose. La façon d'apprendre aujourd'hui n'a plus rien à voir avec celle qu'elle a connue. Dans le cadre de l'action « Dans la peau d'un collégien », elle a eu l'occasion d'assister à un cours d'histoire : « *Avant, on écrivait, on recopiait des dates. Aujourd'hui, les professeurs sont beaucoup plus investis, utilisent le rétroprojecteur et engagent avec les élèves un véritable débat, ce qui permet d'avoir un cours beaucoup plus vivant. J'y ai même appris des choses... et pourtant j'ai fait des études d'histoire !* »

L'ESPRIT DE GROUPE

Rien de tel que l'effet de groupe pour donner envie d'avancer : lorsqu'ils travaillent en atelier, les élèves s'expriment plus facilement, prennent des initiatives et s'impliquent davantage.

Pour Christelle Bautista, le point de départ, c'est l'enthousiasme, « celui de l'adulte d'abord, qui fait naître ensuite celui de l'élève ».

Professeure de français, elle anime depuis huit ans au collège Maximilien-Robespierre l'atelier théâtre. Dans le réfectoire, transformé en salle de spectacle, les élèves répètent *la Fée du robinet* de Pierre Gripari. Parfois, les textes sont longs et plus durs à apprendre qu'une leçon, mais encouragés par le groupe, tous finissent par y arriver.

L'ENVIE DE SE DÉPASSER

Au collège Robespierre, les ateliers du vendredi après-midi, c'est une autre façon de travailler qui laisse plus d'autonomie aux élèves, favorise l'entraide, installe un climat de confiance et, finalement, donne à chacun l'envie de se dépasser. « *Tout le monde démarre à égalité, tous niveaux*

confondus, de la 6^e à la 3^e. Personne ne cherche à se moquer des autres ! » apprécie Inès, une élève de 4^e qui participe aux ateliers. La bienveillance du groupe aide chacun à surmonter ses appréhensions, vaincre sa timidité, être plus à l'aise à l'oral, acquérir de la confiance en soi ; et on apprend aussi à

Les élèves du collège Robespierre n'hésitent pas à prendre sur leur temps libre pour répéter la comédie musicale. Leur motivation : faire en sorte que la représentation du mois de juin soit une pleine réussite.

écouter les autres, à rester concentré. Des compétences essentielles sont acquises, qui pourront être réexploitées dans les disciplines classiques. Même si pour Christelle Bautista, il ne faut pas nécessairement attendre des retombées immédiates : « *On sème surtout des graines pour plus tard !* »

Pour la petite histoire

Fin du XIX^e siècle : John Dewey développe aux États-Unis l'idée d'une « éducation nouvelle » centrée sur l'intérêt et les besoins de l'enfant : le « learning by doing », « apprendre en faisant ».

1907 : Maria Montessori crée sa Maison des enfants pour les enfants des rues du quartier de San Lorenzo à Rome et y met en œuvre une pédagogie fondée sur l'expérience.

1924 : le pédagogue suisse Adolphe Ferrière défend l'idée d'une école « active ».

1947 : Célestin Freinet lance en France l'Institut coopératif de l'école moderne (ICEM) qui promeut l'expression libre des enfants.

Dans les années 1970, l'éducation nouvelle a le vent en poupe tandis que le système scolaire se démocratise et cherche à s'adapter aux évolutions de la société.

1989 : la loi Jospin affirme son ambition de placer « l'élève au centre du système éducatif »

2016 : les enseignements pratiques interdisciplinaires (EPI) entrent en vigueur avec la réforme du collège.

BON À SAVOIR

La pédagogie active

Par opposition à la pédagogie « traditionnelle » plus axée sur la transmission, la pédagogie « active », née en partie des recherches sur la psychologie de l'enfant, cherche à rendre l'élève davantage acteur de son apprentissage à travers notamment la notion de « projet ». Le travail, qui peut être collectif ou individuel, fait d'abord appel à l'autonomie et à l'esprit d'initiative de l'élève. En Europe, la pédagogie active s'est surtout développée dans les pays scandinaves et en Allemagne depuis les années 1980.

Des outils pour apprendre

Aujourd'hui, les élèves n'ont plus envie d'être passifs et leur attention doit être sans cesse renouvelée. Les nouvelles technologies permettent de varier les formes d'apprentissage.

Grâce à la plate-forme eTwinning, les élèves de 3^e de Stéphanie Chériaa, professeure d'espagnol au collège Maximilien-Robespierre, échangent régulièrement avec leurs camarades espagnols autour d'un projet collaboratif. « Cette année, le thème, c'est "la vie est chouette" ! » explique Saïfedine. Avec Bilal et Redwane, il vient justement de faire un reportage sur l'atelier vidéo du collège qu'ils posteront sur le site. « Les nouveaux outils technologiques ont révolutionné la façon d'enseigner », reconnaît Stéphanie Chériaa.

Dans la classe d'Anne Alilouch, professeure d'histoire, c'est le support de la Rob radio, la radio du collège qui

a été utilisé par les élèves de 4^e pour faire découvrir trois grandes figures de révolutionnaires : les Sans-Culottes, Olympe de Gouges et Robespierre. « Nous avons travaillé en binôme », raconte Mohamed. Et en classe entière, ils ont aussi reconstitué les États-Généraux. « C'est plus vivant et on se met vraiment à la place des personnages », poursuit Fayna.

DES ÉLÈVES IMPLIQUÉS

Impliquer davantage les élèves dans leur savoir en les touchant directement, c'est aussi la démarche de Nadège Langbour, professeure de lettres au collège Louise-Michel. Elle

profite du cadre des EPI (enseignements pratiques interdisciplinaires) pour travailler sur de nouveaux supports. Les 5^e se sont intéressés aux ponts à travers l'œuvre de l'artiste sotevillais Dominique Vervisch et les 3^e se sont penchés sur dangers d'internet à partir notamment d'une chanson de Soprano, *Mon précieux*. « Le travail en îlots n'est pas un exercice facile et c'est vite bruyant, admet Nadège Langbour. Mais on renforce les connaissances et on évite la routine. »



Au collège Robespierre, Jessica Laurent anime l'atelier vidéo. Les élèves travaillent sur le montage d'une bande-son pour un projet de série.

L'ART ENVAHIT LE COLLÈGE

Travailler sur des projets, c'est aussi ouvrir le monde scolaire vers l'extérieur. Au collège Louise-Michel, deux classes de 5^e en ont fait l'expérience en arts plastiques.



Les élèves de 5^e du collège Louise-Michel ont travaillé sur le thème de la nature avec l'artiste Julie Tocqueville. Une occasion de redécouvrir l'environnement du collège !

« **Nous avons reçu une artiste, Julie Tocqueville, dans le cadre de l'opération De Visu menée par le rectorat dans une trentaine de collèges normands** », explique Adélaïde Lemaître, professeure d'arts plastiques. Julie Tocqueville travaille sur les liens entre la ville et la nature et est venue dans l'établissement présenter ses installations. « Ensuite, elle nous a aidés à définir notre projet et nous avons choisi : "la nature envahit le collège", continue Zoé, une élève de 5^e. L'objectif était de créer des lianes de feuilles avec deux classes de maternelle puis de les installer sur les colonnes du hall. »

UNE RENCONTRE AVEC L'ARTISTE

Pour Adélaïde Lemaître, l'intérêt pédagogique de la démarche était multiple : « Les élèves ont pu ainsi ren-

contrer l'artiste, se confronter directement à ses œuvres, mesurer la complexité du travail qu'il y avait derrière. Parallèlement, ils ont pu croiser les disciplines, puisqu'en français, ils travaillaient déjà sur le thème "l'homme peut-il être maître de la nature ?". Enfin, ils ont participé concrètement au montage de l'exposition puis ils ont joué à leur tour les médiateurs culturels en encadrant les plus petits. » Assise dans le hall, une 5^e, Ayumi, aide deux maternelles à découper des feuilles et partage son enthousiasme. « Ce que j'ai bien aimé chez l'artiste, c'est qu'elle s'est vraiment intéressée à l'histoire du lieu. » À son tour, Sofiene rebondit : « Avec ce projet, j'ai appris que la rue de l'Orée où se trouve notre collège, c'est la frontière entre la forêt et la ville. Et c'est pour cette raison d'ailleurs que nous avons choisi le thème de la nature ! »

INTERVIEW

« Un élève motivé retient mieux »

Laurent Lescouarch

Enseignant en sciences de l'éducation à l'université de Rouen

Peut-on apprendre en se faisant plaisir ?

Le plaisir crée la motivation et un élève motivé est beaucoup plus engagé, il retient mieux. Mais apprendre suppose aussi un effort. C'est comme pour un sportif : pour prendre plaisir au jeu, il faut d'abord s'entraîner dur !

En quoi consiste

la pédagogie active ?

Dans la pédagogie active, l'élève est amené à prendre des décisions, à tâtonner, à expérimenter, à développer avec les autres une forme de collaboration. L'enseignant change alors de rôle et devient davantage un accompagnateur, ce qui suppose d'être formé pour cela. C'est d'ailleurs un peu la limite à mon sens de la réforme des EPI : il manquait un plan de formation. Les pédagogies nouvelles sont encore trop souvent perçues comme un « plus » qui vient s'ajouter au programme, alors qu'elles devraient être véritablement « intégrées » au parcours scolaire.

Où sont les freins ?

Dans la pédagogie de projets, il y a toujours ce risque de voir une activité n'être finalement qu'une activité sympathique sans contenu. C'est là où l'enseignant a un rôle clé pour transformer la production des élèves en un vrai savoir scolaire. Ainsi, c'est sûrement l'une des pédagogies les plus difficiles à mettre en pratique.

C'est moche ou c'est beau ?

Le « beau » a-t-il été décidé une fois pour toutes par Dieu ou par l'Académie ? Ou bien chaque individu se le fabrique-t-il, comme bon lui semble, à partir de ses propres critères ? Entre ces deux hypothèses un peu extrêmes, il existe une autre voie que n'ont pas hésité à explorer quatre élèves du collège Maximilien-Robespierre.

Avec un journaliste de la rédaction et le photographe Loïc Seron, Mohamed, Élan, Myriam et Sami se sont promenés au Château blanc, le quartier du collège. Ils leur ont montré les lieux de leur environnement de tous les jours qui, pour eux, étaient « beaux ».

Loïc a photographié ces lieux, sous plusieurs angles, cadrages, lumières... Les élèves ont ensuite commenté les photos devant leurs camarades de classe. Ils ont ainsi pu démontrer que le beau relève avant tout d'une émotion. Et c'est justement parce qu'il est lié à une émotion que le beau peut être partagé !

Mais cette émotion est complexe. Elle se trouve à la croisée d'une expérience intime et de critères extérieurs qui, sans être forcément conscients, peuvent être néanmoins « révélés » ou « donnés à voir » par l'art du photographe...

Bref, comme nous l'expliquent Mohamed, Élan, Myriam et Sami, le beau est une émotion à la fois issue du « dedans » (l'expérience personnelle) et du « dehors » (les critères communs).



Mohamed :

« J'ai choisi les immeubles en verre de la rue Ernest-Renan. Je les vois depuis chez moi. Ils sont différents des immeubles du quartier, j'aime bien les miroirs. Ils représentent pour moi le monde du travail. C'est dans ce genre d'endroit où j'aimerais travailler plus tard, un peu en dehors du quartier. Mais pas trop loin. Pour moi, la rue Renan forme comme une frontière. C'est le côté où l'on voit le ciel, les nuages. La vue est dégagée. Et puis, si on regarde bien la photo, tout au fond, on voit ma maison. Moi, je sais qu'elle est là. »



Sami :

« Quand on va au Food Station, c'est la grande perspective qu'on a sur l'avenue des Canadiens jusqu'au stade de foot que j'aime bien. On voit loin. On vient ici pour les tacos. On en prend un ou trois, ça dépend de combien on a d'argent. C'est une ambiance qui rappelle les films. »



Myriam :

« C'est là que j'ai grandi, j'ai plein de bons souvenirs. Toute ma famille habite ici, au Château blanc. Le parc central, c'est l'endroit où je vais avec mes amis. Je ne savais pas que ces blocs de béton étaient une œuvre d'art, en fait. Parfois, je m'assois sur ces blocs et je mange des graines de tournesol. »



Élan : « J'aime bien faire mes courses au Leader Price du Château blanc. J'y vais quand je fais un gâteau et que j'ai besoin de farine. Je connais le personnel du magasin et puis j'aime bien les couleurs de l'enseigne. »

ÉTIQUETTES pas très propres

Nos t-shirts pas chers coûtent trop cher
aux travailleurs et à la planète ! p. 8 et 9



Bande Dessinée

Le rap a une histoire !

Des ghettos new-yorkais où il a émergé au milieu des années 1970 aux rues stéphanoises, le rap est devenu l'une des plus importantes formes d'expression de la jeunesse. Et si le rap d'il y a quarante ans rencontrait le rap d'aujourd'hui, que se diraient-ils ?







« Je Laisse Le crayon me guider »»

TROIS QUESTIONS À

Paatrice Marchand,

Dessinateur

« multi-supports »,

Paatrice Marchand est

membre du collectif

rouennais « HSH ».

Il est le dessinateur de la

bande dessinée

de ce numéro (scénario :

Laurent Derouet).



Qu'est-ce que la bande dessinée représente pour vous ?

C'est une forme d'expression qui fait partie de ma palette de techniques. Quelque chose de plus personnel que des projets où je me fonds dans un collectif. Depuis tout petit, c'est le dessin qui m'attire, quel que soit le support. Pour moi, la BD telle que je la pratique, c'est quelque chose de spontané. Je laisse souvent le crayon me guider pour exprimer une idée, une situation.

Quelle formation avez-vous suivie pour devenir dessinateur ?

Au collège, déjà, j'étais à fond dans le dessin. J'ai eu un professeur motivé et motivant qui m'a parlé d'une filière en arts appliqués, dès la seconde. Mais il fallait avoir un bon dossier car il n'y avait qu'une seule classe en Seine-Maritime, au lycée Jeanne-d'Arc à Rouen. Et comme, au niveau des études, c'était un peu limite, j'ai choisi de redoubler afin de me donner plus de chances. Et j'ai été accepté ! Trois années de bonheur à faire ce que j'aimais vingt-quatre heures par semaine, en plus des cours traditionnels. Ensuite, j'ai notamment fait mes armes au sein du journal *Globules* où j'illustrais leurs dossiers, je faisais des Unes. Ça a été une bonne école, en parallèle de ma formation à l'école des Beaux-Arts de Rouen.

Quels sont les dessinateurs qui vous inspirent ?

Je ne sais pas s'ils m'inspirent, mais j'aime bien des gars comme Nicolas de Crécy ou Joann Sfar. Et puis l'Italien Gipi ou encore le Japonais Taiyo Matsumoto, un dessinateur de manga au style très différent des séries plus commerciales. Certaines de ses pages, on dirait presque des estampes. C'est vraiment superbe.

Remerciements aux élèves de 4^e d'Antoine Cottret, professeur d'éducation musicale au collège Maximilien-Robespierre, pour leur accueil et pour avoir contribué à la réalisation de cette bande dessinée.

ChronoRap

Origines du hip-hop : les dates clés

Début des années 1970 : un mouvement artistique émerge dans les ghettos du South Bronx à New York : le hip-hop. C'est le début des *block parties* inspirées des *sound system* jamaïcains. Ces rassemblements musicaux, sur des bases *soul* et *funk*, sont menés par les DJ's aux platines et les MC's au micro qui inventent le rap à cette époque.

1979 *Rapper's Delight* du Sugarhill Gang devient le premier tube rap à être diffusé dans le monde par l'industrie du disque.

1982 Grand Master Flash, l'un des pionniers du mouvement hip-hop avec d'autres DJ's comme Kool Herc ou Afrika Bambaataa, sort *The Message*, l'un des classiques du rap.

1984 H.I.P.H.O.P, animée par Sidney, est le premier rendez-vous télévisuel consacré à ce mouvement musical en France. Il contribuera à la diffusion du rap et à l'émergence des premiers groupes français.

1988 *Straight Outta Compton* est le premier album du groupe NWA constitué notamment par les rappeurs Easy E, Dr Dre et Ice Cube. Issu des ghettos de Los Angeles, le groupe défraie la chronique avec des textes revendicatifs et souvent violents : c'est la naissance du *gangsta rap* et du style West Coast. Même période : à New York, le groupe Public Enemy voit le jour avec des titres comme *Don't believe the hype* et *Bring the noise*.

En France, l'émergence des radios libres dans les années 1980, et notamment Radio Nova, ainsi qu'une scène parisienne dynamique (notamment les *free jams* de la Porte de la Chapelle) favorisent le développement de groupes comme Assassin (1985), Supreme NTM (1988) ou IAM à Marseille (1989). De premières compilations voient le jour avant le grand boom dans l'industrie musicale au début des années 1990.

1993 IAM casse la baraque avec *Je danse le mia*, un titre qui dépasse l'univers du rap pour entrer dans la culture populaire.

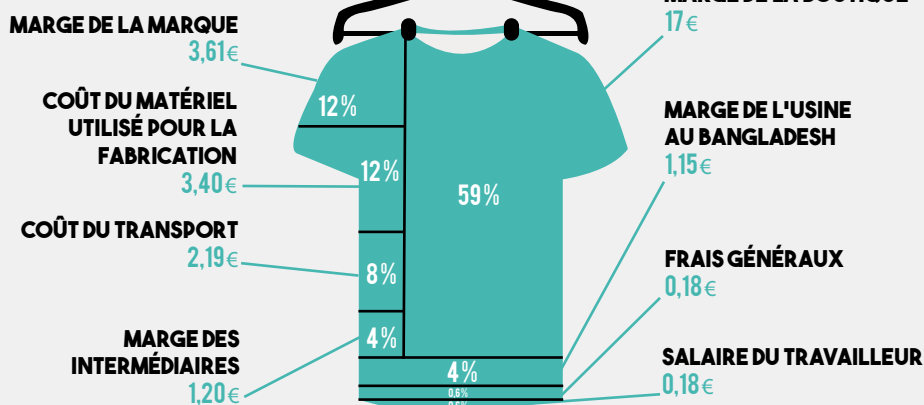
1995 l'album *Paris sous les bombes* consacre NTM comme l'un des groupes cultes du genre. Et l'aventure ne fait que commencer...

NOS FRINGUES... CÔTÉ OBSCUR

LES MARQUES DE VÊTEMENTS FONT DES PROFITS COLOSSAUX MAIS CELA NE LES EMPÊCHE PAS D'**EXERCER DES PRESSIONS ÉNORMES** SUR LES TRAVAILLEURS POUR EN FAIRE ENCORE PLUS EN MAINTENANT LES PRIX DE FABRICATION LES PLUS BAS POSSIBLES.

LORSQUE LES SALAIRES AUGMENTENT, LES MARQUES VONT DANS D'AUTRES PAYS OÙ ILS SONT ENCORE PLUS BAS.

DES MARQUES AUX POCHE PLEINES



UN ENVIRONNEMENT TRÈS IMPACTÉ

PAR EXEMPLE, 70% DES COURS D'EAU SONT POLLUÉS EN CHINE À CAUSE DE L'INDUSTRIE TEXTILE.

POUR UN T-SHIRT ACHETÉ 29 € EN BOUTIQUE PAR LE CONSOMMATEUR, VOICI COMMENT SE RÉPARTIT L'ARGENT :

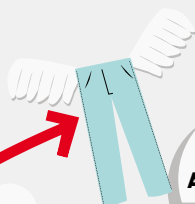
(source : Fairwear Foundation)

70 MILLIONS
DE BARILS D'ESSENCE



SONT CONSOMMÉS CHAQUE ANNÉE DANS LE MONDE POUR PRODUIRE DES TISSUS SYNTHÉTIQUES.

80 MILLIARDS DE VÊTEMENTS SONT FABRIQUÉS CHAQUE ANNÉE DANS LE MONDE. L'IMPACT SUR L'ENVIRONNEMENT EST CONSIDÉRABLE.



UN JEAN PEUT PARCOURIR **65 000 KM**, SOIT UNE FOIS ET DEMIE LE TOUR DE LA TERRE AVANT D'ÊTRE ACHETÉ PAR UN CONSOMMATEUR.

L'INDUSTRIE TEXTILE EST LA DEUXIÈME INDUSTRIE LA PLUS POLLUANTE AU MONDE DERRIÈRE LE PÉTROLE. ELLE REPRÉSENTE **10 % DES ÉMISSIONS TOTALES DE CO²** RESPONSABLE DU RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE.

L'INDUSTRIE TEXTILE EST RESPONSABLE DE **10%** DE LA CONSOMMATION DE PESTICIDES DANS LE MONDE (POUR LA CULTURE DU COTON).

...ET TOUT CELA POUR DES SALAIRES DE MISÈRE

L'IMMENSE MAJORITÉ DES 60 MILLIONS DE TRAVAILLEURS DU TEXTILE TOUCHENT DES SALAIRES QUI NE LEUR PERMETTENT PAS DE SATISFAIRE LEURS BESOINS FONDAMENTAUX.

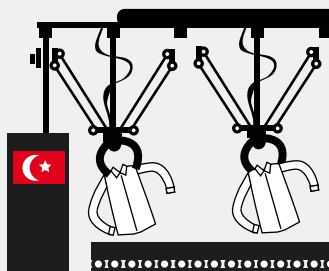
IL FAUT :
7000 L D'EAU POUR PRODUIRE UN JEAN
2500 L D'EAU POUR UN T-SHIRT DE 250 GR



BEAUCOUP D'OUVRIERS ONT DES CONDITIONS DE TRAVAIL INDIGNES. CERTAINS ONT PAS LE DROIT DE CHANGER LEUR POSTE POUR UNE MEILLEURE SITUATION.



LORSQUE LE VÊTEMENT EST CHER, CELA NE VEUT PAS FORCÉMENT DIRE QU'IL A ÉTÉ FABRIQUÉ DANS DES CONDITIONS ÉTHIQUES ET QUE LES TRAVAILLEURS ONT TOUCHÉ UN SALAIRE VITAL.



UNE MARQUE COMME HUGO BOSS FAIT FABRIQUER SES COSTUMES EN TURQUIE, PAYS QUI NE RESPECTE PAS LES DROITS SYNDICAUX DES TRAVAILLEURS.

12KG
PAR AN

70%
PAS OU PEU PORTÉ

(source : My Twist)

ENTRE EUX
ONS DE TRAVAIL
RTAINS N'ONT
DE QUITTER
DE TRAVAIL
URINER.

ILS SONT OBLIGÉS DE FAIRE DES HEURES SUPPLÉMENTAIRES NON PAYÉES ET S'ILS REVENDIQUENT ILS SONT MIS À LA PORTE.

EN LUTTE

LES SALARIÉS ARRIVENT POURTANT À S'ORGANISER ET À MANIFESTER POUR REVENDIQUER LEURS DROITS MAIS C'EST PARFOIS AU PRIX DE LEUR VIE OU DE LEUR LIBERTÉ. C'EST GRÂCE À EUX QU'A PU ÊTRE DÉFINIE LA NOTION DE



SALAIRE VITAL

50% POUR SE NOURRIR
40% POUR SE LOGER, SE SOIGNER, ALLER À L'ÉCOLE, S'HABILLER, SE DÉPLACER
10% POUR METTRE DE L'ARGENT DE CÔTÉ ET ACCÉDER AUX LOISIRS

MAIS DANS LA MAJORITÉ DES CAS
LES SALAIRES RÉELS RESTENT TRÈS EN DESSOUS...

QUE PEUT-ON FAIRE ?

NOUS VIVONS DANS UN SYSTÈME ÉCONOMIQUE QUI POUSSE À LA SURCONSOMMATION. **NOUS SOMMES DONC TOUS RESPONSABLES DE CETTE SITUATION.** IL EST POURTANT POSSIBLE D'AGIR, CHACUN À SON ÉCHELLE...

- 1) Tout d'abord, se poser la question : est-il bien nécessaire d'acheter autant de vêtements ?
- 2) Dire adieu aux t-shirts à 3 euros.
- 3) Éviter les grandes chaînes, y compris celles qui vendent des vêtements de moyenne ou haute gamme.
- 4) Privilégier les circuits alternatifs et les marques responsables.
- 5) Ne pas trop se fier au « Made in » et au « designed by ». Ces désignations d'origine ne garantissent pas que le produit a été entièrement fabriqué dans le pays indiqué. Il suffit parfois qu'un bouton ait été cousu en France pour qu'un vêtement fabriqué en Turquie devienne « Made in France ».
- 6) Faire pression sur les marques et sur les politiques pour faire changer les choses... Rien n'est pire pour une marque qu'une mauvaise publicité ! Et les élus ne s'intéressent souvent à un problème que lorsque les électeurs leur en parlent...

QUAND LES CONSOMMATEURS SE MOBILISENT, ILS ARRIVENT À FAIRE BOUGER LES LIGNES ET À OBLIGER LES MARQUES À PRENDRE DES MESURES EN FAVEURS DES TRAVAILLEURS.

CATASTROPHE DU RANA PLAZA LE 24 AVRIL 2013

AU BANGLADESH, PRÈS DE DACCA, LA CAPITALE
UN IMMEUBLE DE HUIT ÉTAGES, ABRITANT PLUSIEURS FABRIQUES DE VÊTEMENTS, S'EFFONDRE ALORS QUE 5000 OUVRIERS SONT AU TRAVAIL.

1135 MORTS | 2000 BLESSÉS

LES EMPLOYEURS AVAIENT POURTANT ÉTÉ INFORMÉS DU DANGER CAR DES FISSURES ÉTAIENT APPARUES DANS L'ÉDIFICE.

CES ATELIERS TRAVAILLAIENT POUR DES MARQUES COMME :

MANGO

UN HUGO BOSS
QU'UN HUGO BOSS
QU'UN HUGO BOSS

PRIMARK

DES ÉTIQUETTES APPARTENANT À DES MARQUES DE CARREFOUR, AUCHAN ET CAMAÏEU ONT ÉGALEMENT ÉTÉ RETROUVÉES DANS LES DÉCOMBRES.



UN FONDS D'INDEMNISATION DES VICTIMES DE 40 MILLIONS DE DOLLARS a été décrété mais les marques mises en cause ont traîné des pieds pour l'alimenter. Ce n'est qu'en juin 2015 que les fonds ont pu être réunis. À l'issue de cette catastrophe, le collectif Éthique dans l'étiquette et des organisations non gouvernementales (ONG) ont obtenu du Parlement français une loi intitulée **DEVOIR DE VIGILANCE** qui oblige les grandes marques à veiller sur les droits humains, les libertés fondamentales, la santé et la sécurité des travailleurs de ses sous-traitants.